

Sylviane Dupuis, *La Seconde Chute, ou Godot, Acte III*

Genève, éd. Zoé, 1993

extrait 1 (p. 11-18)

Le plateau (qui figure un bord de route de campagne, ou n'importe quel lieu désaffecté, insituable, et désert) est entièrement nu – exception faite d'une vieille souche d'arbre, dans le fond.

Lumière grise. Murs gris.

Vladimir et Estragon (déjà présents sur le plateau au moment où les spectateurs commencent à entrer) sont assis au milieu de la scène, face au public, dans la position dite du « lotus ». A leurs pieds, un livre ouvert.

VLADIMIR. – Alors, on y va ?

ESTRAGON. – Allons-y.

Ils se concentrent. Long silence. Estragon se met soudain à grimacer affreusement. Il se lève précipitamment et court en boitillant vers les coulisses, où il disparaît. Vladimir ne bouge pas, conservant toujours la même position. On entend Estragon qui se soulage, puis le bruit d'une chasse d'eau. Il revient lentement, en se boutonnant, retourne s'asseoir à côté de Vladimir, et reprend la position qu'il avait au début. De nouveau, long silence.

ESTRAGON. – Tu crois qu'on y arrivera ?

VLADIMIR. – A quoi ?

ESTRAGON. – A ce que dit le livre : « l'absence totale de désirs » ?

VLADIMIR. – Faut s'exercer...

ESTRAGON. – Mais ça fait des jours que tu me répètes la même chose...

VLADIMIR. – Faire le vide. Il faut atteindre l'immobilité ab-so-lue.

Silence.

ESTRAGON. – J'ai des crampes...

VLADIMIR. – C'est toujours toi qui flanches le premier ! Tu n'as aucune persévérance. *(Sévère.)*
Tu t'écoutes trop.

Silence.

ESTRAGON. – Je manque peut-être de motivation.

VLADIMIR. – Tu manques d'énergie spirituelle.

Silence.

ESTRAGON. – Tu sais, Didi... tout compte fait... *(Il s'arrête.)*

VLADIMIR. – Eh bien quoi ? Poursuis !

ESTRAGON. – J'aime encore mieux souffrir. Au moins il se passe quelque chose.

VLADIMIR. – Idiot ! Ça fait des semaines... peut-être des années... qu'il ne se passe plus rien.

Silence.

ESTRAGON. – On pourrait au moins essayer de se disputer...

VLADIMIR. – ...

ESTRAGON. – Hein, Didi ? Avant, on aimait bien se disputer... parce qu'après on se réconciliait et ça, c'était au moins quelque chose qui faisait plaisir... hein, Didi ? (*Un temps.*) Tu te rappelles ? (*se délectant à ce souvenir*) Nos somptueuses engelades... nos interminables bordées d'injures... nos...

VLADIMIR. – Chhhht !

Vladimir se lève brusquement, court vers la coulisse en boitant, tend l'oreille, revient vers Estragon qui s'est lui aussi levé, interloqué, et en a profité pour envoyer promener le livre resté ouvert par terre.

ESTRAGON. – Qu'est-ce qui te prend ?

VLADIMIR. – Il m'avait pourtant bien semblé entendre quelque chose...

ESTRAGON (*gouailleur, à Vladimir : on sent qu'il cherche à le provoquer*). – Monsieur entend des voix maintenant ? Monsieur se prend peut-être pour Jeanne d'Arc... ou pour sainte Bernadette dans sa grotte... et devant la foule étonnée on va brusquement voir surgir... (*geste vers le parterre, tel celui d'un bonimenteur de foire annonçant que quelque chose d'extraordinaire va avoir lieu*) QUI ?

Entre le Garçon.

GARÇON. – Monsieur ?

Il s'arrête, intimidé.

ESTRAGON (*toujours face au public, sursautant*). – Qu'est-ce que c'est ?

VLADIMIR – Tu ne le reconnais pas ?

ESTRAGON (*se retournant, et dévisageant de loin le Garçon*). – Non... Un parent à toi ?

VLADIMIR (*impatiente*). – Mais non, voyons ! Seulement, les autres fois, il arrivait plus tard...

ESTRAGON (*souriant, ravi*). – Alors, Didi, c'est que les choses s'arrangent, tout n'est pas perdu !

GARÇON (*timidement*). – Monsieur ? Monsieur Albert ?

VLADIMIR. – Oui, c'est moi. Approche.

ESTRAGON (*soudain méfiant*). – Qu'est-ce qu'il nous veut ?

VLADIMIR (*au Garçon*). – Tu viens bien de la part de...

GARÇON. – Oui, monsieur.

ESTRAGON (*ne comprenant toujours pas*). – De qui ?

VLADIMIR. – Mais de Godot, triple andouille !

ESTRAGON. (*tout joyeux*). – Godot va venir ?

VLADIMIR. – Tu as donc vraiment perdu la mémoire ? Ça fait quarante ans – quarante ans, tu entends ? – que la même scène se reproduit TOUS LES SOIRS (ou presque), et il faut qu'à chaque fois tu te fasses avoir !

ESTRAGON (*vexé*). – Ah ! pardon : il arrive que le garçon change. Alors comment veux-tu... ?

VLADIMIR. – C'est vrai. Mais quand même ! (*Au Garçon.*) Approche, toi.

ESTRAGON (*très ému*). – Peut-être que s'il arrive plus tôt, c'est que Godot... malgré tout...

VLADIMIR. – Penses-tu ! On parie ?

ESTRAGON – On parie quoi ?

VLADIMIR. – Mais n'importe quoi ! Je veux bien être pendu si...

ESTRAGON. – Attention à ce que tu dis !

VLADIMIR. – Eh bien vas-y, interroge-le ! (*Il mime la scène.*) « – Tu viens de la part de Monsieur Godot ? – Oui monsieur. – Il ne viendra pas ce soir. – Non monsieur. – Mais il viendra demain. – Oui monsieur. Sûrement. »

ESTRAGON. – Bon. On va voir. (*Au Garçon, avec rudesse.*) C'est Godot qui t'envoie ?

GARÇON. – Oui, monsieur.

ESTRAGON. – Et alors ? Il va venir ?

GARÇON. – Oui, monsieur.

VLADIMIR (*suffoqué*). – Comment, « oui monsieur » ? Mais tu te trompes de texte, imbécile ! (*Secouant le Garçon comme un prunier.*) Godot NE PEUT PAS venir... ça fait quarante ans qu'il ne vient pas... que des centaines de critiques, d'humanistes, de professeurs, d'ignorants, de spectateurs répètent qu'ON NE SAIT PAS QUI EST GODOT, que Godot, c'est personne, ou la mort, ou un jeu de mots imbécile sur « God »... parce que si Godot caché, Dieu absent : abs-con-ditus – ou même inexistant... tu saisis ? Donc, MÉTAPHYSIQUEMENT PARLANT, Godot NE PEUT PAS et NE POURRA JAMAIS venir. Voilà. (*Il s'arrête, essoufflé.*)

ESTRAGON (*avec sévérité*). – Vladimir, c'est moi qui parle. (*Au Garçon, grand seigneur.*) Et à quelle heure doit-il arriver, ton Godot ? Parce que nous, on n'a pas que ça à faire, tu comprends : alors tu pourrais peut-être lui signifier qu'il se dépêche un peu...

GARÇON. – Ce ne sera pas nécessaire, monsieur. (*Levant la tête vers les cintres.*) Voilà Godot !

La lumière se met brusquement à baisser. Une grande lune argentée apparaît sur le mur du fond. Descendant lentement des cintres, et plongée dans une atmosphère irréaliste qui doit susciter un sentiment d'étrangeté, ou de magie, apparaît Prouhèze, très belle et majestueuse, assise sur un trône splendide. On dirait une statue de Madone en gloire. Vladimir et Estragon (tournés dos au public) reculent vers le devant de la scène, rendus muets par l'étonnement.